

Femmes entre elles

Un atelier de couture à Doué-la-Fontaine durant la première moitié du XX^e siècle

Frédérique El Amrani



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/abpo/1290>

DOI : 10.4000/abpo.1290

ISBN : 978-2-7535-1494-2

ISSN : 2108-6443

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 20 juillet 2004

Pagination : 167-181

ISBN : 978-2-7535-0031-0

ISSN : 0399-0826

Référence électronique

Frédérique El Amrani, « Femmes entre elles », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* [En ligne], 111-2 | 2004, mis en ligne le 20 juillet 2006, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/abpo/1290> ; DOI : 10.4000/abpo.1290

Femmes entre elles

Un atelier de couture à Doué-la-Fontaine durant la première moitié du XX^e siècle

Frédérique EL AMRANI

Dans le cadre d'un mémoire de DEA, consacré aux petites filles, jeunes filles et jeunes femmes dans le Sud-Saumurois entre les deux guerres (1919-1939)¹, nous avons rencontré plusieurs femmes, nées entre 1914 et 1932, ayant toutes gravité, en tant qu'ouvrière ou cliente, entre 1930 et 1955, dans l'orbite d'un même atelier de couture situé à Doué-la-Fontaine (Maine-et-Loire). Cet atelier, réputé pour la qualité des prestations fournies, était dirigé par Camille Sauzeau (1890-1977) dont les talents de couturière étaient reconnus bien au-delà du périmètre douessin. Il occupa en permanence plus d'une dizaine de jeunes ouvrières et apprenties pendant près de quatre décennies.

Des entretiens menés avec différentes interlocutrices² sur leur jeunesse ont montré que cet atelier constituait un territoire éminemment « genré », tant en raison du caractère monoséxué de la population qui le fréquentait, que parce que s'y confectionnait la panoplie vestimentaire du genre féminin. Il fut pour les très jeunes filles qui y entrèrent comme apprenties, le cadre d'une formation polyvalente. En même temps qu'elles y acquéraient un métier sous la férule de leur maîtresse d'apprentissage, elles y étaient initiées par leurs camarades un peu plus âgées au code de la féminité et,

1. EL AMRANI, Frédérique, *Petites filles, jeunes filles et jeunes femmes dans le Sud-Saumurois entre les deux guerres (1919-1939)*, mémoire de DEA dirigé par Christine Bard et Jacques Guy-Petit, Université d'Angers, 2003.

2. Dans le cadre d'une dizaine d'entretiens, individuels ou en petits groupes, réalisés à Doué-la-Fontaine et Angers entre juillet 2002 et décembre 2003, nous avons rencontré quatre anciennes ouvrières nées respectivement en 1925 (J. B.), 1927 (G. B.), 1928 (M. F.) et 1932 (S. J.), la fille de la patronne de l'atelier, née en 1914 (J. G.), et une ancienne cliente (C. G.) dont la mère également s'habillait dans l'atelier. Chacune, à sa façon, s'est faite l'interprète du groupe auquel elle appartenait (la direction, le personnel, la clientèle) et les témoignages comparés et confrontés nous ont permis d'envisager le mode de fonctionnement de cette micro société sous des angles complémentaires. Les témoins, tenant à ce que leur anonymat soit préservé, sont désignés par les initiales de leur prénom et nom d'épouse.

au contact des clientes, prenaient pleinement conscience des clivages socio-économiques innervant la petite commune urbaine dans laquelle elles vivaient. Il abritait donc une micro société féminine complexe, composée de la patronne, des employées et des clientes, marquée par une stricte hiérarchie, organisée selon des règles de fonctionnement précises, explicites ou tacites, et animée par une sociabilité intense, source de bien-être mais aussi quelquefois de tensions.

Délaissant l'étude proprement économique, d'un mode de production vestimentaire aujourd'hui disparu, celui de la confection sur mesure plus proche de la haute couture que de la production domestique, nous insisteront sur trois finalités particulières de cet atelier : l'atelier comme lieu d'apprentissage technique et comportemental, l'atelier comme terrain d'une sociabilité professionnelle et juvénile, l'atelier comme territoire de conflits.

« La bonne école, c'était Madame Sauzeau³... »

Plus que d'un lieu de travail, avec ses horaires et ses exigences de production, nos interlocutrices ont évoqué l'atelier comme un foyer d'apprentissage et de formation, une véritable école, et souvent ont usé de métaphores scolaires et pédagogiques pour décrire et qualifier les liens qui les unissaient à leur patronne. « Maîtresse⁴ » de cette classe unique, regroupant des « élèves » d'âges différents, Camille Sauzeau dispensait savoirs et devoirs. Maître d'apprentissage et chef d'entreprise, elle enseignait et commandait, évaluait et payait. C'est au rez-de-chaussée de la grande demeure familiale, située dans une rue résidentielle, à quelques minutes à pied du centre commerçant de Doué-la-fontaine, que Camille Sauzeau aménagea atelier et salon. Elle-même et sa famille, rapidement réduite, après les décès rapprochés de ses beaux-parents et de son mari, à ses deux enfants et sa mère, logeaient dans les pièces de l'étage.

À la tête d'une structure pyramidale très hiérarchisée, elle distribuait à chacune de ses employées, en fonction de son âge, de son statut et de ses compétences, des tâches précises à accomplir, lui affectait une place dans l'atelier et lui assignait une fonction au sein du groupe. Non figée puisqu'il était possible de changer de statut avec le temps, cette hiérarchie reflétait les différents stades de l'apprentissage : plus on progressait dans la maîtrise du métier, moins on intervenait dans l'accomplissement des tâches intermédiaires et mieux on était payé.

3. Conseil donné par la rumeur publique aux parents qui souhaitaient que leur fille fasse un apprentissage de qualité. M. F.

4. C'est dans la bouche de S. J. que les comparaisons entre atelier et école sont particulièrement fréquentes et poussées. Elle ne désigna jamais Camille Sauzeau autrement que comme sa « maîtresse » et pour évaluer la qualité de son propre travail et celle de celui de ses camarades, elle attribuait des notes sur 10.

Camille Sauzeau possédait une forte personnalité⁵ dont l'influence fut profonde sur ses employées; certaines dirent avoir éprouvé une véritable « vénération⁶ » pour leur patronne. Autodidacte passionnée par son métier, chef d'entreprise efficace et indépendante⁷, athée convaincue⁸, animatrice charismatique et couturière très recherchée, elle présida quarante années durant aux destinées d'un atelier prospère dont la renommée, dépassant largement les limites du canton, reposait sur ses talents réputés de coupeuse hors pair et la qualité du travail d'exécution fourni par ses salariées.

Parmi les trois ou quatre grands ateliers de couture fonctionnant à Doué-la-Fontaine durant cette période, dont un au moins avait également excellente réputation⁹, celui qu'elle dirigeait se distinguait par l'originalité et le cachet « haute couture » des créations proposées. De l'avis des témoins rencontrés, Camille Sauzeau possédait « un coup de ciseaux incomparable » et à partir d'un patron rapidement dessiné coupait¹⁰ sans hésitation ni repentir, les différentes pièces d'un vêtement dont elle avait discuté, parfois âprement, le modèle avec la cliente. Ne supportant pas le mauvais goût et ayant le souci de sa réputation, elle n'hésitait pas à dissuader les clientes qui, choisissant des modèles inadaptés à leur physionomie, risquaient de s'exposer, et par-là même d'exposer leur couturière, au ridicule. Ayant à cœur de se renouveler et de proposer des modèles à la dernière mode à sa clientèle, elle se rendait régulièrement à Paris et flânant devant les vitrines des maisons de haute couture et des grands magasins, prenait note des nouveautés et des tendances qui lui permettraient d'entretenir à Doué-la-Fontaine sa réputation de créatrice. Femme d'affaire avisée, elle en rapportait également des étoffes de qualité, qu'elle proposait, avec plus-value à la clé, en exclusivité aux clientes douessines les plus soucieuses de se distinguer. Seule une minorité de femmes aisées s'adressait à elle pour le renouvellement de leur garde-robe ou la confection de tenue de cérémonie, car, ayant parfaitement conscience de sa valeur, elle vendait très cher « sa » coupe, « ses » conseils, « ses » tissus et le savoir-faire des employées qu'elle avait formées.

Les gradins intermédiaires de la pyramide étaient occupés par les ouvrières¹¹ qualifiées qui, une fois terminé leur apprentissage vers quinze

5. « C'était une femme qui en imposait », C. G. « C'était une femme qui avait de la tête », G. B.

6. Terme utilisé à plusieurs reprises par S. J.

7. Elle fut veuve précocement, en 1921.

8. Elle se maria (en 1910) et fut enterrée civilement (en 1977) et ne fit pas baptiser ses deux enfants nés en 1914 et 1918.

9. Un autre « gros atelier » dirigé par deux sœurs célibataires, les Demoiselles C. était également réputé pour la qualité, mais non l'originalité, de sa production vestimentaire.

10. Elle procédait à la coupe à l'abri des regards de ses employées.

11. Les effectifs ont, semble-t-il, assez sensiblement fluctué tout au long de la période atteignant le maximum d'une vingtaine d'ouvrières et d'apprenties au cours de la décennie 1925-1935, véritable « âge d'or de l'atelier », avant de stagner autour d'une dizaine d'employées entre 1935 et 1950, puis de baisser à nouveau pendant les cinq dernières années. Lorsque l'atelier ferma, elles n'étaient plus que quatre ou cinq ouvrières.

ou seize ans, avaient choisi de rester travailler dans l'atelier, généralement jusqu'à leur mariage, en dépit de la modicité du salaire versé. Hormis la coupe, monopole jalousement préservé par Camille Sauzeau qui rechignait à leur enseigner ce qui aurait pu en faire de futures rivales, elles étaient en mesure de réaliser toutes les étapes nécessaires à la réalisation d'un vêtement quel qu'en soit le degré de sophistication. Les plus douées d'entre elles, pouvaient, au sein de l'atelier, se spécialiser dans la confection d'un type particulier de vêtement. Selon leurs compétences ou affinités, elles optaient pour le « flou » ou le « tailleur ».

Durant les années quarante, A. B., jeune ouvrière particulièrement talentueuse, excellait dans le « flou ». Les tissus utilisés (soie, organdi ou mouseline) s'avérant difficiles à couper et coudre, c'était là un travail délicat mais aussi très gratifiant pour la couturière, car, du « flou » relevait la confection des tenues les plus prestigieuses : robes du dimanche, de cérémonie ou de mariage, taillées dans des étoffes précieuses et fines que l'on plissait, fronçait et superposait pour en obtenir des effets bouillonnants et vaporeux spectaculaires. C'est par excellence dans le « flou » que pouvait s'épanouir la fantaisie et se révéler l'originalité de la couturière. Du « tailleur » procédait la confection de tous les vêtements architecturés : vestes, jupes et manteaux. L'allure générale du produit fini dépendait ici directement de la qualité de la coupe initiale et de l'assemblage précis des très nombreuses pièces composant le vêtement. Dans l'atelier, P. M. fut la spécialiste incontestée du tailleur ; plus âgée que ses camarades et mère de famille, vouvoyée par la patronne, elle était la seule à qui cette dernière laissait une certaine autonomie dans l'organisation du travail. À ses deux premières-mains Camille Sauzeau déléguait également une partie de la formation des apprenties et la supervision du travail des ouvrières de second rang. Au sein de l'atelier, ouvrières très qualifiées mais chichement rémunérées, elles bénéficiaient d'une « formation continue » délivrée par leur patronne. En dépit du mystère dont cette dernière entourait l'acte inaugural de la coupe, elles parvenaient à déduire des mouvements observés en catimini l'enchaînement des gestes fondamentaux et n'hésitaient pas à monnayer, le soir, au noir, les talents et savoir-faire acquis auprès de clientes discrètes aussi amatrices de la « patte » Sauzeau que réticentes à en payer le prix. De façon assez paradoxale, elles ne pouvaient donc être pleinement couturières qu'en dehors de l'atelier¹². Brimée dans ses ambitions, paralysée par une rivalité impossible à assumer au grand jour avec sa patronne, A. B. finit par quitter l'atelier et forte de la qualification acquise, réussit à se faire embaucher comme première main chez le grand couturier parisien Balenciaga. Plus tard, à Paris, elle tenta de monter elle-même sa propre maison de couture.

À la base de la pyramide, les apprenties, au nombre de deux durant cette période, s'occupaient à leur arrivée dans l'atelier d'une multitude de

12. J. B. se rappelait avec beaucoup d'émotion la première fois, où ayant quitté l'atelier, elle coupa elle-même une robe.

tâches subalternes dont certaines n'avaient qu'un rapport lointain avec la couture proprement dite. Ce n'est que très progressivement qu'elles acquerraient, tout au long d'un apprentissage d'une durée inhabituelle de trois ans¹³, les savoir-faire et les techniques propres à la formation dans laquelle elles s'étaient engagées.

Devenir apprentie de Camille Sauzeau nécessitait la possession d'un certain nombre de qualités préalables, fixées par l'employeuse, et toutes les jeunes filles qui, alléchées par la perspective de se former dans un atelier d'exception, se portaient candidates ne furent pas lauréates¹⁴. Forte de sa réputation, la patronne pouvait se permettre de sélectionner ses apprenties en fonction de critères très personnels, parmi lesquels la dextérité manuelle et des compétences préliminaires en couture¹⁵ n'étaient, semble-t-il, pas prioritaires. Elle exigeait avant tout de ses apprenties qu'elles soient propres¹⁶, dociles¹⁷, aient l'esprit vif¹⁸ et « présentent bien ». Hors de l'atelier, il convenait que, par leur attitude, elles en soient des ambassadrices à la conduite irréprochable.

Une fois acceptées dans l'atelier, elles partageaient leur temps entre formation professionnelle, sous les yeux vigilants de la patronne et des tuteurs, et besognes diverses. Courses en ville¹⁹, livraison à domicile des vêtements terminés dans de grandes housses noires appelées « toilettes », transmission de messages, rangement de l'atelier, les occupaient en début d'apprentissage au moins autant que les travaux de couture proprement dits. Les savoir-faire dont l'appropriation ferait d'elles des couturières émérites leur étaient enseignés selon un « plan de formation » très codifié : plus elles avançaient dans la maîtrise du métier, moins elles intervenaient dans

13. La durée d'un contrat d'apprentissage en couture était ordinairement de deux années. Le fait que dans l'atelier S., il ait fallu une année supplémentaire est un autre indice de la qualité globale de la formation délivrée, adaptée à la production de vêtements sortant de l'ordinaire. L'atelier S., peut être qualifié lui-même de petite « grande école » de la couture : les apprenties étaient rigoureusement choisies et payaient leur première année de formation.

14. La plupart des employées étaient douessines, filles de couples d'employés, de petits commerçants ou d'ouvriers. Le père de M. F. fut secrétaire de Mairie; les grands-parents de G. B., qui l'élevèrent, étaient marchands de primeurs; le père de S. J. était pépiniériste et celui de J. B., ouvrier.

15. Les programmes scolaires féminins comprenaient des cours de couture à usage domestique et, à la fin de leur scolarité, la plupart des jeunes filles en maîtrisaient les techniques les plus élémentaires.

16. G. B. se souvient qu'une candidate fut recalée après une courte période d'essai parce qu'elle sentait mauvais...

17. M. F. faillit n'être pas prise car une de ses tantes, ancienne ouvrière dans l'atelier, y avait laissé en raison de son caractère frondeur, un souvenir exécrable et Camille Sauzeau craignait que l'homonymie des prénoms et patronymes n'entraînaient l'identité des caractères.

18. Grande amie de la directrice de l'école primaire, Camille Sauzeau se renseignait auprès d'elle des antécédents scolaires des candidates.

19. Le père de Madame M. F. avait coutume de dire à sa fille : « Je me demande quand c'est que tu travailles. Je te vois toujours traîner dans les rues. »

les tâches basiques et intermédiaires qui échoyaient alors entre les mains des nouvelles venues.

Placées tout d'abord sous le regard direct de la patronne à côté de laquelle elles étaient assises, elles faisaient « les croches », opération fastidieuse de marquage au fil et à l'aiguille des pièces de tissu préalablement coupées que les ouvrières assemblaient ensuite. D'un bon marquage dépendait la superposition précise à la hauteur des repères morphologiquement importants (épaule, poitrine, tailles, hanches) des pièces du vêtement. L'exactitude du marquage déterminait donc en grande partie l'ajustement final du vêtement sur la cliente. Les croches faites, les apprenties surfilaient puis faufilaient les pièces que les ouvrières piquaient à la machine. Le vêtement cousu, revenu entre leurs mains, elles en ourlaient soigneusement les bords. Ce sont elles encore qui défaisaient avec d'innombrables précautions, pour éviter de trouser le tissu d'un coup de ciseaux malencontreux²⁰, les coutures inesthétiques ou mal positionnées. Leur travail était invisible : faire les croches, surfiler, faufiler, défaire faufils et coutures, constituaient autant d'étapes transitoires qui ne laissaient pas de marque sur le vêtement fini ; l'ourlet lui-même, fait en dernier après l'ultime essayage, devait être indiscernable.

À la fin de la deuxième année d'apprentissage, elles étaient en mesure de réaliser la doublure, vêtement fantôme, taillé dans des étoffes de moindre valeur. Ensuite seulement, elles étaient autorisées, sous le patronage des premières d'atelier, à coudre des empiècements, insérer des soutaches, surpiquer des coutures, incruster des dentelles, broder des smocks, laissant ainsi une marque visible sur le vêtement, travail pour lequel elles étaient dès lors rémunérées.

Une tenue, la robe de mariée, dont la confection nécessitait la mobilisation de tous les savoir-faire et de toutes les mains de l'atelier, fédérait autour d'un même projet collectif, patronne, ouvrières et apprenties. Réunies autour de la table où se déployait le vêtement, elles participaient alors toutes, dans un même temps, à la réalisation de ce vrai chef-d'œuvre de couturière dont la réalisation, étalée sur plusieurs semaines, constituait un moment fort de la vie de l'atelier.

« Fallait travailler, mais y avait une bonne ambiance²¹ »

Toutes nos interlocutrices ont évoqué l'ambiance à la fois studieuse et enjouée, qui régnait ordinairement dans l'atelier. Elles y travaillaient du lundi matin au samedi midi de 9 heures à 12 heures puis de 14 heures à la fin du jour ; habitant Doué-la-Fontaine, elles rentraient déjeuner chez elles. Une pendule fixée au mur rythmait la journée. Camille Sauzeau tenait un compte précis des heures effectuées, rechignait à accorder à ses salariées

20. En raison de la forme de bec de la coupure franche ouverte par des ciseaux parfaitement aiguisés, les couturières disaient qu'elles « faisaient un oiseau ».

21. G. B. évoquant les conditions de travail dans l'atelier.

la jouissance pourtant légale de certains jours chômés, et avait tendance à oublier de leur verser les augmentations promises²².

L'atelier bien éclairé par trois fenêtres ouvertes sur la rue ou le jardin intérieur, était chauffé en hiver par une grande cheminée et un petit poêle sur lequel reposaient en permanence les fers à repasser, prêts à être utilisés. Spacieux, aéré et fonctionnel, il offrait de bonnes conditions de travail aux ouvrières qui y passaient la journée. Deux longues et larges tables occupaient le centre de la pièce sur lesquelles était accompli l'essentiel de l'ouvrage. Contre les murs s'alignaient différents meubles de rangement : les fournitures (fils, boutons, gros grain, postiches) étaient méthodiquement disposées²³ à portée de main sur des étagères basses ; sur le plateau d'une grosse commode dont les tiroirs « fourre-tout » accueillait les chutes de tissus soigneusement conservées²⁴, Camille Sauzeau face au mur, coupait ; dans une penderie on remisait en fin de journée les vêtements en cours de fabrication ; près de la porte d'entrée divers casiers recevaient les effets personnels des ouvrières qui suspendaient, selon le moment de la journée, manteaux ou blouses aux branches d'un grand portemanteau. Les machines à coudre et à broder mécaniques de marque Stella, puis électriques à partir de 1949, ainsi que la surfileuse acquise au début des années 1950, étaient placées dans l'embrasure des fenêtres afin que les ouvrières profitent le plus longtemps possible de la lumière du jour. Deux mannequins aux mensurations réglables complétaient l'équipement.

Peuplé essentiellement de jeunes filles, l'atelier bruissait des manifestations de leurs joies et de leurs peines²⁵. Sous le patronage indulgent de la patronne s'y tissa, avec ses rites et ses rythmes, une sociabilité juvénile féminine suffisamment solide pour que, près d'un demi-siècle plus tard, les anciennes ouvrières soient encore en contact épistolaire ou téléphonique les unes avec les autres. Il semble que pour beaucoup d'entre elles, à un âge où il n'est pas toujours facile de parler avec sa propre mère, Camille

22. M. F. : « Elle n'était pas très large..., que des épaules. » Cette informatrice, qui souvent se trouvait seule avec C. S. dans l'atelier le samedi après-midi (elle ne travaillait pas le lundi matin) était parfois chargée par ses camarades de transmettre à la patronne leurs doléances et se souvient que c'est avec beaucoup d'hésitation et de gêne qu'elle abordait avec elle ce sujet délicat... C'est elle également qui dut effectuer des heures supplémentaires non payées pour compenser un jour de grève. Elle avait cessé le travail pour suivre un mot d'ordre de grève nationale lancé par un syndicat au lendemain de la Seconde Guerre mondiale.

23. Cette tâche était dévolue aux apprenties. Beaucoup la trouvait ingrate et fastidieuse, M. F. l'adorait et en devint, le temps qu'elle travailla dans l'atelier, la spécialiste attitrée. Le soin qu'elle y mettait lui valait les louanges de la patronne, d'un naturel désordonné, et les félicitations sans doute non dénuées d'arrière-pensées de ses camarades.

24. Camille Sauzeau personnalité plus complexe qu'il ne semble au premier abord, était à la fois âpre au gain et généreuse. Durant la morte-saison hivernale de l'atelier elle occupait ses ouvrières à la fabrication, dans les chutes de tissus laissées par les riches clientes de vêtements, pour les enfants pauvres de la commune.

25. La réticence initiale de G. B. à l'idée de faire un apprentissage de couturière fut tempérée par le fait qu'elle savait que dans l'atelier de Camille Sauzeau « il y avait une bonne ambiance... C'était des jeunes filles, tout ça, c'était gai, ça riait. C'était pas rebutant ».

Sauzeau ait joué le rôle d'une seconde mère idéale, à qui l'on pouvait tout dire, dans les bras de laquelle on pouvait, assurée de sa discrétion, pleurer tout son saoul la triste fin d'un flirt²⁶. Elle-même avait coutume d'appeler ses employées « ses filles » et en même temps que maîtresse d'apprentissage, elle leur dispensait une formation professionnelle, mère-femme d'âge mur, chaleureuse et franche, n'ayant pas peur des mots, elle leur délivrait des enseignements d'une portée bien plus générale. On peut penser qu'elle remplit alors l'emploi d'initiatrice et de « passeuse », généralement dévolu dans les sociétés dites par commodité traditionnelles aux vieilles femmes, dont de nombreux contes, étudiés par Nicole Belmont ou Geneviève Calame-Griaule²⁷ se font l'écho. Consolatrice des chagrins d'amour, elle contribuait à leur éducation sentimentale ; grande lectrice de journaux commentant l'actualité devant elles, libre-penseuse ne faisant pas mystère de ses convictions, elle participait à leur formation intellectuelle et morale²⁸. Viscéralement convaincue de l'égalité foncière des êtres humains entre eux, elle exhortait ses ouvrières à ne pas se sentir en situation d'infériorité par rapport aux clientes fortunées en leur suggérant, quand elles étaient intimidées, de les imaginer en posture peu glorieuse dans leur cabinet de toilette²⁹. En ce lieu, dans cette position, il ne pouvait être alors question d'inégalité entre elles et celles qu'elles habillaient. Pour Camille Sauzeau, le respect d'autrui ne pouvait se fonder sur des critères comptables et seules des qualités humaines évidentes autorisaient que l'on estimât davantage une personne qu'une autre.

Ces fonctions « multipédagogiques » de la couturière ont été étudiées avec une finesse incomparable par Yvonne Verdier qui a bien mis en valeur le rôle majeur joué dans l'éducation des jeunes filles de Minot, dans le Châtillonnais³⁰, par les représentantes de cette profession. Le « voyage d'hiver » chez la couturière du village résume Déborah Puccio, « était l'occasion d'une mise en place de l'identité féminine » et les « jeunes filles de la campagne venaient [y] apprendre, bien plus que les techniques de la couture, l'art d'aimer et de séduire³¹ ». D'ans l'atelier urbain de Doué-la-

26. G. B. : « Elle était assez maternelle quand même, on pouvait parler avec elle. Je me rappelle, j'avais fréquenté et il m'avait laissée tomber. J'ai eu un chagrin fou... Elle m'avait prise à part pour m'expliquer des choses. Elle savait bien parler aux jeunes filles. »

27. BELMONT, Nicole, *Poétique du conte. Essai sur le conte de tradition orale*, Paris, Gallimard, 1999 ; CALAME-GRIAULE, Geneviève, « Pour une lecture initiatique des contes populaires », *Bulletin du Centre Thomas-More*, n° 21, p. 11-29.

28. G. B. parlant de Camille Sauzeau : c'était « une femme qui avait de la tête, qu'était au courant de tout, qui lisait beaucoup, elle pouvait parler de tout ». Il n'est sans doute pas fortuit qu'au moins deux de nos informatrices se soient déclarées non croyantes et que celle qui est décédée en 2003 ait voulu des obsèques civiles avant de se faire incinérer.

29. À M. F., impressionnée à l'idée d'aller faire une livraison chez une cliente particulièrement aisée, elle aurait dit : « Elle est aussi bien que toi quand elle va aux toilettes, elle s'essuie, comme toi. »

30. VERDIER, Yvonne, *Façons de dire, façons de faire*, Paris, Gallimard, 1979, « Voyage d'hiver », p. 195-208, « Faire la jeune fille », p. 208-216.

31. PUCCIO, Déborah, *Masques et dévoilements. Jeux du féminin dans les rituels carnavalesques et nuptiaux*, Paris, CNRS Éditions, 2002, 236 p., voir p. 47.

Fontaine, durant la première moitié du xx^e siècle, le cycle éducatif était clos quand, fiancées, proches du mariage, les jeunes ouvrières s'adressaient en clientes à Camille Sauzeau pour qu'elle leur coupât la robe de mariée que leurs camarades, au sein de l'atelier, assemblaient. Pour l'occasion, clientes à part entière, à des tarifs à peine avantageux, et jeunes filles superstitieuses³², elles assistaient en spectatrices à la confection de leur tenue nuptiale. Ce nouveau rapport, monétisé et dûment facturé³³, mettait symboliquement un terme à la mission formatrice de Camille Sauzeau qui laissait ainsi partir « ses filles », habillées en mariées, vers d'autres initiations.

L'atelier ne résonnait pas seulement des pleurs des jeunes amoureuses éconduites; le plus souvent, libres conversations, rires et chansons y entretenaient une ambiance sonore animée et joyeuse. Toutes nos interlocutrices ont évoqué les ritournelles et refrains repris en chœur, les solos fort appréciés des plus douées d'entre elles, l'admiration éprouvée pour celle qui sifflait les airs à la mode³⁴, et le silence respectueux qui s'installait quand, entraînées par ses ouvrières, la patronne elle-même se mettait à chanter.

Il semble que dans les années vingt, les relations entre ouvrières et patronne, plus jeune à l'époque, se soient rapprochées davantage d'un modèle amical que hiérarchique. Camille Sauzeau tolérait alors facilement que ses salariées sortent de l'atelier lors de la pause matinale et organisait au printemps, pour une fois sur les heures de travail, une sortie pique-nique en campagne. Cependant, à la suite d'écarts de conduite de certaines employées risquant de ternir la réputation de l'atelier³⁵, elle en révisa le règlement intérieur supprimant pause et sortie et introduisit davantage de distance entre elle et ses subordonnées.

Si bien que dans les décennies suivantes, si des liens de réelle affection perdurèrent entre les ouvrières et Camille Sauzeau, celle-ci n'autorisait plus aucune familiarité, et les jeunes filles avaient tendance à censurer leur langage et leur comportement en sa présence. Quand elle s'absentait, partie quelques jours à Paris, une journée à Saumur ou Angers, ou encore se retirait tout le lundi avec ses clientes dans le salon d'essayage, l'atmosphère

32. Superstition très répandue, la fiancée ne doit ni tailler, ni coudre sa robe « sous peine de malheur, de mauvais ménage ou même de mort » (VAN GENNEP, Arnold, *Manuel de folklore français contemporain*, Paris, Picard, 1937-1958, 9 vol. t. 1, vol. 1, p. 360).

33. Une de nos informatrices, il est vrai archiviste dans l'âme, mariée en 1949 a conservé la facture de sa robe et l'on peut se demander si celle-ci ne doit pas être considérée comme la quittance attestant non seulement du règlement d'une belle tenue confectionnée pour un jour entre tous mémorable, mais aussi du paiement de cet apprentissage aux « choses de la vie » dont l'atelier fut le cadre.

34. G. B. avait la réputation d'être une excellente siffleuse, don généralement mal considéré quand il échoyait aux jeunes filles. Elle le tenait de sa mère à qui l'adoption de comportement masculin ne faisait pas peur, puisqu'elle aimait à porter pantalon et salopette.

35. Cette mauvaise réputation de la précédente génération de couturières a souvent été mentionnée par les témoins. M. F. disait qu'« elles avaient mauvaise réputation ». Plus proluxe G. B. se souvenait que « les filles de cette époque, c'étaient des libertines. Elles allaient retrouver les garçons au café. Elles allaient beaucoup danser ».

se détendait sensiblement dans l'atelier. La contrainte relâchée, les employées se permettaient alors farces et plaisanteries et l'« on causait un peu plus fort³⁶ ». L'une valsait avec les mannequins au risque de les casser, ce qui arriva ; une autre piquait des aiguilles, pointes dressées, dans les sièges de ses camarades ; une troisième et une quatrième se logeaient à deux dans le manteau préparé pour une cliente particulièrement volumineuse et paraissaient ainsi accoutrées dans l'atelier. Une jeune collègue, que M. F. qualifiait « d'intrépide », la convainquit un jour de sortir en fraude et l'emmena à bicyclette chercher du vin pour improviser, avec le pain qu'une autre était allée chercher de son côté, un casse-croûte collectif pour l'atelier. La même, délaissant son travail, mais pas ses instruments, proposa à une de ses camarades consentantes de lui percer les lobes des oreilles avec une aiguille chauffée à blanc en l'exhortant à chanter très fort pour faire taire la douleur. Aux beaux jours, il arrivait que l'une des jeunes filles passât par la fenêtre pour aller chercher des limonades fraîches dans un café voisin ; la clandestinité de la démarche, visiblement, ajoutait à la boisson comme un frisson de plaisir supplémentaire...

Ce désir, manifeste chez les plus jeunes, de transgresser les interdits (sortir durant les heures de travail, manger dans l'atelier) ne semble pas uniquement motivé par une finalité festive ; il est aussi un indice, comme les louanges qu'elles lui adressaient, de l'emprise exercée par Camille Sauzeau sur ses employées. Ce n'était pas à une patronne sévère à qui l'on désobéissait sans état d'âme³⁷, mais avec délice et scrupule, comme à une seconde mère trop présente et protectrice. Mise à part M. F. stigmatisant sans s'y appesantir la relative radinerie de Camille Sauzeau, aucune de nos interlocutrices n'a voulu, su ou pu émettre une critique, si minime soit-elle, sur cette patronne à l'écrasante personnalité. Aussi, est-ce en creux, par le biais des anecdotes, que l'on peut, fugitivement, percevoir ce qu'il pouvait y avoir de parfois pesant de travailler sous les ordres de cette maîtresse femme qui n'offrait prise à aucune critique³⁸ et décourageait toute velléité de défoulement.

Le plus souvent affable, Camille Sauzeau n'en était pas moins une patronne exigeante, intraitable sur la qualité du travail à fournir et capable de sévérité. Face à son courroux, redouté, les ouvrières formaient un bloc solidaire et, lorsque l'une d'entre elles faisait une bêtise, gâchant tissus ou précieuses fournitures, elle pouvait compter sur l'aide de ses camarades

36. M. F. : « On causait un peu plus fort. » G. B. : « On faisait un peu la foire, enfin c'était plus rigolo. On rigolait davantage. »

37. M. F. reconnaissait que si on lui avait demandé la permission de sortir, Camille Sauzeau l'aurait sans doute accordée volontiers.

38. Son manque d'ordre lui-même (mais n'est-ce pas le défaut qui, autant que ses autres qualités, permet, dans l'imaginaire populaire, d'identifier l'artiste ?) était brocardé par ses ouvrières avec gentillesse et indulgence. S. J. se souvient des éclats de rire accueillant Camille Sauzeau descendant un matin dans l'atelier le visage recouvert d'une épaisse couche de dentifrice, confondu dans un moment d'absence, avec la crème cosmétique habituelle.

pour remédier au plus vite aux dégâts dont l'ampleur était, autant que possible, dissimulée. S. J. se souvenait ainsi qu'ayant, en l'absence de Camille Sauzeau, accidentellement brûlé en le repassant le pan d'une robe de mariée de facture particulièrement complexe et raffinée, elles s'évertuèrent en vain, usant de procédés divers, à effacer l'auréole malencontreuse. Se rendant à l'évidence que loin d'atténuer la tache, leurs manœuvres l'accroissaient, elles se résignèrent, sans en faire reproche à la fautive, à prendre sur leurs heures de loisir pour reconstituer dans l'urgence le pan perdu.

Les liens tissés au sein de l'atelier, dans la sororité du travail commun, se prolongeaient au dehors, et les jeunes filles se retrouvaient fréquemment le dimanche après-midi pour aller ensemble aux assemblées ou au bal, quand les parents le permettaient. L'anniversaire de l'une ou le prochain mariage de l'autre était prétexte à de petites fêtes, autour d'un gâteau et d'une bouteille de vin. Une photographie souvent fixait l'instant³⁹. Pendant féminin de la société d'hommes douessine *L'Avenir*, la société féminine *Le Printania* réunissait certaines d'entre elles pour diverses activités de loisir. La préparation des cavalcades printanières avec ses podiums à thèmes et celle des représentations théâtrales, qui leur permettaient parfois avec délice de se travestir en homme, étaient parmi les activités les plus appréciées.

Autant les jeunes ouvrières ne tarissaient pas d'éloges sur leur commune patronne, pour laquelle, adolescentes enthousiastes, avides d'admiration, elles éprouvaient une véritable vénération, autant elles tenaient des propos généralement peu amènes sur les clientes.

« Les sacrées bonnes femmes... »

C'est en ces termes, avec dans la voix des relents de colère rétrospective, qu'une de nos témoins désigna les clientes. Se faire habiller par Camille Sauzeau coûtait très cher et seule une minorité de femmes, épouses ou filles de notables urbains ou ruraux, avaient recours aux services de l'atelier pour la confection de tenues de cérémonie, ou plus rarement, de leur garde robe complète. Les ouvrières étaient toutes de condition modeste, filles de couples d'ouvriers ou d'employés, et il semble bien que leur regard, très critique, sur les clientes soit étroitement lié au sentiment d'humiliation mêlé d'envie et de fierté, souvent éprouvé face à des femmes ou, pis encore, d'autres jeunes filles, mieux dotées économiquement, plus en vues socialement. Ainsi, c'est aussi la complexité des relations entre femmes de milieux différents au sein d'une petite communauté urbaine qui peut être appréhendée par le biais des rapports noués dans le huis clos de l'atelier de couture. Selon le statut occupé au sein de l'entreprise, qui « projeté » en ville, déterminait la position sociale, les relations avec les clientes étaient

39. Trois de nos informatrices avaient en leur possession les mêmes photographies les montrant à différents anniversaires. Nous regrettons de n'avoir pas eu la présence d'esprit de demander qui était le ou la photographe.

différentes. Les rapports établis entre Camille Sauzeau et ses clientes différaient de ceux entretenus par ses employées avec les mêmes clientes, qui elles-mêmes ne traitaient pas de façon similaire la chef d'entreprise, les ouvrières ou la fille de la patronne qui, travaillant également pour sa mère, occupait dans l'atelier une place à part.

Imprégnée de principes égalitaristes, de nature peu révérencieuse, Camille Sauzeau, qui n'humiliait jamais ses employées, ne concevait pas de s'humilier devant une cliente. Chef d'entreprise prospère, femme cultivée et fine psychologue, elle se posait en égale de ses clientes dont le pouvoir d'achat et le prestige social ne l'impressionnaient guère. L'aménagement du salon-bureau⁴⁰, séparé de l'atelier par un long couloir dont l'une des extrémités, close par un grand rideau, faisait office de salle d'attente, traduisait dans l'espace sa conception des rapports avec sa riche clientèle. Tel un médecin, tenue au secret professionnel, elle veillait à ce que ses clientes ne se rencontrent pas et le lundi, jour des rendez-vous⁴¹, claquements de porte et crissements du rideau sèchement tiré rythmaient la journée de travail. C'est elle qui chorégraphiait en un ballet savant et discret les allées et venues de ses chalandes.

Après l'avoir introduite dans le salon, Camille Sauzeau faisait asseoir sa cliente sur l'un des sièges de son confident, pendant qu'elle-même s'asseyait en face sur l'autre siège. Assises à même hauteur, en vis-à-vis, l'égalité physique ainsi établie avait une incontestable dimension symbolique. Elles discutaient ensemble du modèle envisagé, puis la couturière faisait choisir à la cliente, parmi les coupons entreposés dans un meuble ouvert spécialement conçu pour cet usage, l'étoffe dans laquelle serait confectionnée la tenue. Les mesures étant prises, Camille Sauzeau allait à son bureau et, assise dans son fauteuil à haut dossier, les reportait sur un carnet, de même que le métrage de tissu et la liste des fournitures préparant ainsi la lourde facture finale. Même agenouillée au pied du tabouret sur lequel se juchait la cliente lors des essayages, Camille Sauzeau guidant le mouvement, ordonnant la pose, restait la maîtresse. Que ce soit pour les grandes occasions (mariage, cérémonies diverses) ou le renouvellement au fil des saisons et des inéluctables modifications du corps, d'une garde-robe, c'était rarement dans un contexte émotionnellement neutre que l'on se rendait à l'atelier pour décider d'un modèle ou procéder aux essayages.

Camille Sauzeau avait un noyau de clientes fidèles⁴² qui appréciaient non seulement son talent mais aussi sa personnalité chaleureuse et fiable. On pouvait, sans gêne, devant elle se dévêtir et exposer des disgrâces qu'elle saurait par son art, sinon camoufler, du moins estomper. À l'inverse,

40. Nous avons eu l'occasion de visiter le salon en août 2002; si le confident n'était plus là, étagère à tissu, penderie, bureau, fauteuil et psyché s'y trouvaient encore à la place décrite par les témoins, conservés en l'état par la fille de la patronne.

41. Le lundi était le jour du grand marché à Doué-la-Fontaine.

42. Nous avons rencontré un témoin dont la mère se fit habiller par Camille Sauzeau pendant plus d'un quart de siècle.

les mieux avantagées par la nature étaient certaines qu'elle mettrait en valeur leurs atouts, que la coupe du tailleur cambrait leur taille, flatterait leur buste et que l'ourlet de la jupe, tombant à l'intersection exacte entre décence et élégance, soulignerait le galbe de leurs jambes.

Face aux clientes difficiles qui exigeaient, certaines, par principe, pour marquer leur statut de donneuse d'ordre, que l'on procédât à des retouches injustifiées, Camille Sauzeau ne perdait pas son calme. Elle assurait la cliente que le vêtement serait repris, l'emportait à l'atelier pour une retouche factice, et le ramenait dans son état premier, et dernier, à sa propriété. Celle-ci, satisfaite d'avoir fait preuve d'autorité, repartait avec un vêtement dont elle était convaincue qu'il avait été modifié conformément à ses volontés. Le plus souvent les clientes suivaient les conseils de leur couturière qui, avec beaucoup de diplomatie⁴³, tentait de leur expliquer que certains modèles admirablement portés par les mannequins crayonnés des magazines de mode ne rendraient pas le même effet sur elles. Il arriva cependant aussi que Camille Sauzeau refusât de travailler pour des clientes dont les exigences lui semblaient irréalistes et qu'elle ne pouvait convaincre de renoncer à leurs projets.

Si Camille Sauzeau composait habilement avec ses clientes, les ouvrières s'opposaient frontalement à elles. À la différence de l'ancienne cliente rencontrée qui fut capable de nommer précisément celles qui, à Doué-la-Fontaine, étaient habillées par Camille Sauzeau, jamais les anciennes ouvrières ne les désignèrent devant nous autrement que comme les filles ou les épouses d'un homme dont la profession ou les fonctions d'édile faisaient un notable. Elles ne travaillaient pas pour Madame D, mais pour la femme du pharmacien, pas pour Mademoiselle N, mais pour la fille du maire... Elles plaçaient ainsi d'emblée leurs relations dans un champ social, voire politique. Certes, ce procédé de désignation avait sans doute pour finalité première de montrer que seule l'élite douessine avait accès aux productions de l'atelier et d'en souligner ainsi l'excellence, leur excellence donc, mais en ne nommant pas les clientes, elles leur déniaient aussi toute réalité psychologique, les réduisant à leur positionnement dans la hiérarchie sociale. Il est à ce titre révélateur que la seule de nos témoins qui n'ait pas systématiquement critiqué les clientes, ait été celle qui, enfant s'était liée d'amitié avec la fille, née la même année qu'elle, d'une cliente de l'atelier⁴⁴.

Incontestablement, ces jeunes plébéiennes vivaient assez mal le fait de confectionner pour des patriciennes fortunées, des tenues qu'elles-mêmes ne pourraient jamais acheter. Cependant la spécificité de leur métier faisait

43. J. G. : « Fallait essayer gentiment de faire comprendre que ça n'allait pas. »

44. Les deux fillettes étaient voisines, l'une, S. J., fille d'ouvrier, l'autre, G. G., d'un prospère négociant en céréales. Mais là aussi, aux dires de S. J., dans un autre registre que celui de l'atelier, l'inégalité des conditions sociales était contrebalancée par le manque d'affection maternelle dont souffrait sa camarade aisée. Puisque la petite fille affectivement comblée était pauvre, il convenait que la petite fille riche soit malheureuse...

que, dominées dans la cité par les clientes, elles les dominaient dans l'atelier. La mise à nu symbolique qui s'opérait dans le salon d'essayage et se prolongeait dans l'atelier tant qu'y durait la confection du vêtement inversait, pour un temps limité et dans un espace très circonscrit, le rapport de force établi en ville. Certes, seule Camille Sauzeau avait un accès direct à l'intimité tragique ou glorieuse de ses clientes, mais les cotes et mesures prises aux endroits stratégiques et transmises aux ouvrières ne leur laissaient rien ignorer des flancs trop creux de l'une ou des adiposités pas toujours callipyges de l'autre. Elles avaient connaissance de la misère des corps, savaient qui portait un corset pour contenir des chairs trop flasques ou avait besoin que l'on rembourre à grand renfort de ouate postiche un corsage sans relief.

L'interversion des positions établissait ainsi une égalité globale; dans les plateaux de la balance art et capital pesaient du même poids et le fléau s'équilibrait. Les ouvrières pouvaient aussi se prévaloir d'une jeunesse et parfois d'une joliesse que nombre de clientes n'avaient plus ou pas. Pauvre mais jeune, jolie et forte de son savoir-faire, l'ouvrière prenait alors l'ascendant sur la riche cliente plus âgée⁴⁵, tributaire de son talent pour habiller un corps à la ligne parfois incertaine. Si toutes avaient été dévêtues ou vêtues à l'identique, le capital esthétique dont la possession est culturellement si importante pour les femmes, n'aurait pas été forcément détenu par celles qui jouissaient déjà du capital économique et social. Camille Sauzeau l'avait bien compris qui, rabrouant et consolant à la fois G. B. qui se plaignait d'être moins riche qu'une cliente lui aurait dit : « Mais, toi, tu es jeune et bien foutue. »

La verve critique des couturières épargnait peu de clientes : les défauts physiques étaient ridiculisés, l'hygiène corporelle mise en doute et la radinerie, réelle ou supposée stigmatisée. Tour à tour, elles les mettaient à nu ou les « habillaient pour l'hiver » avec des mots aussi cruels et aiguisés que leurs aiguilles.

S'il nous a été difficile de cerner précisément la position occupée par J. G., c'est sans doute parce que, fille de la patronne, habillée par sa mère comme une cliente, travaillant dans l'entreprise comme une ouvrière, elle n'était cependant ni l'une ni l'autre, et n'exerçait aucune autorité particulière au sein de l'atelier. Elle préférait de loin la broderie à la couture⁴⁶. Jolie,

45. On peut avancer que ce n'est pas un hasard si nos témoins ont préféré évoquer les clientes adultes; critiquer les jeunes filles aurait été plus difficile...

46. J. G. : « J'en ai fait de la broderie... Les choses très fines, souvent c'était moi. » Il semble que ce témoin, qui n'avait pas choisi de devenir couturière, ait trouvé dans la broderie, une échappatoire aux contraintes d'un métier trop prosaïque à ses yeux. Dans le cas d'une jeune fille qui aspirait à changer de condition, faire de la broderie pouvait être perçu comme un « faux travail », presque un loisir, un de ces ouvrages de dame, réservés aux femmes aisées autant qu'oisives. C'est dans le même esprit sans doute qu'elle obtint de sa mère de suivre des cours de piano dans l'espoir non pas de devenir une honnête musicienne mais de s'allonger les doigts. Est-il alors surprenant d'apprendre que son futur époux la séduisit en venant lui chanter des aubades sous sa fenêtre, monté sur un cheval blanc ?

toujours très bien habillée, mannequin préféré de sa mère, elle pouvait rivaliser en élégance avec les plus riches clientes qui parfois invitaient à leurs fêtes, non la personne, mais la fille de la couturière réputée dont les origines populaires s'effaçaient derrière le talent et la réussite matérielle manifeste. À la frontière entre deux mondes, elle n'était vraiment à sa place dans aucun. Les ouvrières ne la considéraient pas comme une des leurs, ne l'associaient pas à leur riche sociabilité, et si une fille de notable l'invitait à son mariage, elle ne manquait pas de lui demander d'apporter avec elle de quoi procéder à d'ultimes retouches avant la cérémonie.

•

Protégé des regards par de hauts murs et un portail plein, en même temps qu'ouvert sur la ville, cet atelier constituait un territoire exclusivement fréquenté par des femmes, issues de milieux différents, qui y remettaient en jeu, autour de la construction consensuelle de la panoplie vestimentaire du genre féminin, leur position dans la cité. Là, les cartes étaient temporairement rebattues, et sous l'œil averti de la patronne, les atouts changeaient de mains. Jouée le temps de la confection d'une robe, d'un tailleur ou d'un manteau, la partie, contraignant les clientes à se découvrir, permettait aux ouvrières de prendre le dessus et d'inverser dans l'atelier le rapport de force établi dans la cité. La martingale qui leur assurait à coup sûr une victoire, même éphémère sur des adversaires dont le jeu était *a priori* mieux fourni, reposait sur la mise en œuvre de compétences couturières particulièrement élaborées, acquises auprès d'une patronne d'exception.

RÉSUMÉ

Cet article présente, à travers l'étude d'un atelier de couture de Doué-la-Fontaine durant la première moitié du xx^e siècle, un exemple de micro-société féminine complexe dans laquelle, chacune dans leur rôle, patronne, ouvrières de condition modeste et clientes aisées contribuent à la confection et la mise en scène de la panoplie du genre féminin.

ABSTRACT

This article set out, through the study of workroom situated in Doué-la-Fontaine (Maine-et-Loire, France) during the first part of 20th century, one exemple of complex feminine micro-society in whom, every of them in her part, lady manager, factory girl from modest background and well-off clients, take part in the making and the show of feminine gender's outfit.

